



Élisabeth Geffroy Baudouin de Guillebon Floriane de Rivaz

DOROTHY

La révolution du cœur

Day

Tallandier

DOROTHY DAY

Élisabeth Geffroy
Baudouin de Guillebon
Floriane de Rivaz

DOROTHY DAY

La révolution du cœur

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3404-4

AVANT-PROPOS

Une radicalité à la hauteur du XXI^e siècle

Certains êtres traversent l'existence révoltés par l'état du monde, engagés comme malgré eux dans le monde, mais n'y adhérant jamais vraiment. Et c'est cette position d'étranger dans l'existence, cette incapacité à se conformer ou à se résigner au déjà-là, qui les jette dans l'action. Tel est le bois dont est faite Dorothy Day. Elle vit comme quelqu'un qui esquisserait toujours un pas de côté : autant dans la façon dont elle regarde le monde et ses semblables que dans la façon dont elle accueille ses sentiments, adopte ses idées, détermine sa conduite. Très vite, très jeune, elle se laisse gagner par le feu sacré du combat pour la justice sociale, et c'est cela, en sus de certains événements de vie, qui décidera de son destin peu commun.

Le lecteur français l'ignore peut-être, car l'histoire et l'œuvre de Dorothy ont encore trop peu traversé l'Atlantique, mais l'Amérique, et plus spécialement New York, connaissent bien le regard profond et un peu farouche de la fondatrice des *Catholic Worker*, qui a su se frayer une place dans le cœur des Américains, bien que sa radicalité

l'ait toujours empêchée de réunir une quelconque unanimité autour de sa personne. Un historien de Princeton¹ l'a mise au rang des « prophètes américains », aux côtés d'un Martin Luther King par exemple – il a décerné ce titre à sept personnalités dont l'action sociale et politique inspirée par leur foi religieuse a marqué le XX^e siècle. Le chef de file des *yippies*, Abbie Hoffman, qui, on l'imagine, maîtrisait le sujet, l'a baptisée « première hippie » de l'histoire. L'Église catholique sous l'impulsion de Jean-Paul II s'est, pour sa part, mis en tête d'en faire peut-être une future sainte, ouvrant en l'an 2000 la cause en béatification de celle qui jouit déjà du statut de « Servante de Dieu ».

Que d'engouement, que de consécration ! Il faut dire que Dorothy, après avoir dépensé ses jeunes années dans les journaux socialistes, les meetings syndicalistes, les piquets de grève, les réunions communistes ou anarchistes, les soirées littéraires d'avant-garde, a fondé le mouvement Catholic Worker et un journal du même nom : soit d'une part un réseau de maisons d'hospitalité ouvertes à tous les pauvres, proposant une vie communautaire à quiconque frappe à la porte et demande un toit, et d'autre part un journal qui se donne pour mission de diffuser la pensée sociale de l'Église dans les milieux ouvriers et au-delà, vendu un centime de dollar pour que tout le monde puisse se l'offrir. Une femme qui aide les pauvres ! Et qui le fait de façon organisée et plutôt « efficace ». Mais, ne nous y méprenons pas, Dorothy relève plus du syndrome hérisson que du syndrome « abbé Pierre » : elle pique un peu, elle dérange, elle agace, elle interpelle et sollicite, même quand on ne l'a pas sonnée ; elle attendrit aussi, elle amuse, elle déplace,

AVANT-PROPOS

elle mobilise, elle inquiète nos évidences, elle refuse la fatalité du « il en est ainsi », elle répugne à se contenter de « pansements sur des prothèses² » quand il s'agit des maux sociaux, elle choque, elle bouscule les choses (trop) instituées, elle questionne nos habitudes sociales et nos modes de vie, elle met à l'épreuve nos professions de foi – qu'elles soient chrétiennes ou athées.

Certains de ses combats et engagements mettent, aujourd'hui du moins, tout le monde d'accord et pourraient faire d'elle une personnalité unanimement estimée : lutte pour le droit de vote des femmes jusqu'à mener une grève de la faim en prison, lutte pour les droits civiques des Noirs jusqu'à essayer des coups de feu de suprémacistes blancs, lutte contre l'antisémitisme dès le début des années 1930 quand ce n'était pas encore un sujet de vigilance généralisée, ampleur de son œuvre sociale qui l'a mise au contact de grandes figures de son temps telles que Gandhi, Mère Teresa ou Hannah Arendt. Certaines autres causes qu'elle a non moins résolument embrassées peinent, pour leur part, à rencontrer l'assentiment du plus grand nombre, et tendraient à classer Dorothy parmi les personnalités peu consensuelles. Elle a tenu une ligne pacifiste intransigeante tout au long du tortueux et belliqueux XX^e siècle, traversant les deux guerres mondiales et la guerre froide sans infléchir sa position – et autant protester contre la course aux armements peut rallier de nombreux citoyens, autant maintenir un pacifisme ferme et entier en plein contexte de montée du nazisme ou du communisme n'est pas la meilleure façon de se faire des amis. Elle a vibré à l'unisson de la révolution d'Octobre et entonné les chants des

DOROTHY DAY

ouvriers russes au Madison Square Garden ; elle n'a jamais renié ses anciennes amours communistes ni ses camarades de lutte syndicalistes et révolutionnaires, et ne leur a jamais retiré son admiration pour leur travail et leur dévouement à la cause sociale. Elle s'est faite la porte-parole de l'Église catholique sur des sujets éthiques épineux et peu acceptés, reprenant à son compte des positions communément jugées « réactionnaires ». Enfin, certains autres de ses partis pris prêtent pour le moins le flanc à la contestation : ainsi quand on la voit s'amouracher de la révolution cubaine et de Fidel Castro, semblant délaisser tout esprit critique et vantant l'expérience cubaine comme le premier pas de l'instauration d'un idéal social sur terre.

On est loin de la célébrité toute gentilette qu'il serait facile d'aimer béatement. Et même au niveau du caractère, Dorothy peut autant rebuter que fasciner. Cette vie romanesque, à la fois scandée d'événements forts et visitée par de longues solitudes, semble condamner à l'échec toute identification avec elle. Sa personnalité un peu âpre par moments, l'inflexibilité dont elle sait faire preuve, la dureté ou l'aridité de certains de ses choix de vie, les déchirements des sacrifices consentis, sa liberté à l'égard de tous les pouvoirs, le choix de la pauvreté, la force de sa volonté, sa foi inébranlable, ce sont là autant de choses qui peuvent décontenancer et même effaroucher nos âmes moins bien trempées, et finalement nous la mettre à distance. Car à quoi bon s'abreuver à la vie d'une personne si loin de nous, si inaccessible, qui aurait été comme élue par le destin (ou la Providence ?) ? Mais le génie de Dorothy est qu'au lieu de nous paralyser dans une vaine admiration, elle met l'ac-

AVANT-PROPOS

tion à notre portée. Elle nous montre en quoi une grande œuvre sociale ne se construit que par des petites audaces, d'humbles gestes personnels et beaucoup de persévérance. Et surtout elle nous donne accès, par son abondante production littéraire et journalistique (plusieurs ouvrages autobiographiques, des années de chroniques dans le *Catholic Worker*), aux soubresauts de son âme, à ses doutes et à ses découragements, à ses déboires amoureux, à ses ambitions déçues, à ses vertiges existentiels, à ses joies simples, à ses erreurs de jugement... C'est la Dorothy de chair et d'os qui s'offre à nous, et non une écrasante figure de la lutte sociale américaine du XX^e siècle.

Elle-même avait d'ailleurs anticipé cette objection, à la fin de sa vie, devant sa notoriété grandissante : « *Don't call me a saint !* » aurait-elle protesté à plusieurs reprises³. Et dans ce cri la modestie n'était pas seule à s'exprimer, Dorothy tenait en horreur l'idée qu'on puisse l'ériger en une femme à part, impossible à rejoindre car nimbée d'une perfection inabordable et étourdissante. Car cela aurait justifié de la tenir prudemment à l'écart et de ne pas la suivre dans sa radicalité. Et pourtant, on le verra, elle s'est durement confrontée au mal, en elle-même et autour d'elle, elle a été férocement travaillée par le sentiment de n'avoir jamais achevé quoi que ce soit, et elle a traversé ces expériences de vie que nombre de femmes ont en partage : elle a éprouvé l'amour qui détruit et l'amour qui reconstruit, elle a connu le mariage et le divorce, elle a vécu un avortement et le bonheur de la maternité, elle a été femme amoureuse, mère célibataire, grand-mère radieuse. *Let us not call her a saint*⁴, donc, à moins de comprendre que la sainteté en question ne

résiderait pas dans une qualité acquise qui serait l'apanage de tempéraments exceptionnels, mais qu'elle se façonne en chemin, un chemin qui s'offre à tout un chacun – c'est en ce sens qu'elle a baptisé « *On Pilgrimage* » (« En pèlerinage ») sa chronique dans le *Catholic Worker*.

Ce disant, nous n'essayons pas d'éroder sa radicalité, bien au contraire, nous voulons la mettre en lumière, car elle constitue un des grands principes de continuité dans cette vie mouvementée. Et nous montrons une Dorothy qui, dès ses très jeunes années, donne forme au combat social par ses choix professionnels (son abandon de l'université au profit d'une vie « utile », son attrait pour le journalisme, son engagement comme infirmière pendant la guerre) et la sobriété de son quotidien, par ses reportages et par son militantisme pluriel. À 17 ans, elle fait des *radicals*⁵ ses camarades de lutte, son milieu d'adoption. Dès lors, elle se place en rupture avec la société américaine de son temps. Pour en prendre la mesure, il faut dessiner à grands traits cette Amérique du début du *XX*^e siècle : on assiste à un remarquable développement économique qui place les États-Unis à la tête de toutes les nations industrialisées du monde et voit apparaître une société urbaine où les classes moyennes tiennent le rôle principal. Or, cet essor, qui va de pair avec l'avènement du *big business*, repose entre autres choses⁶ sur la main-d'œuvre nombreuse fournie notamment par l'immigration, et sur l'application de nouvelles méthodes de production. La consommation de masse rend possible la production en série, et le fordisme vient peu à peu en renfort de « l'organisation scientifique du travail » élaborée par Taylor. Et les profits – et souvent l'inflation –

AVANT-PROPOS

croissent plus vite que les salaires : de profondes inégalités se creusent. Dans cette ère de prospérité générale dont les bénéfices sont loin d'être équitablement distribués, un mouvement ouvrier s'organise, et le socialisme tente de prendre racine. Mais l'Amérique est la seule grande nation industrielle à n'avoir jamais eu de mouvement socialiste durable, malgré son âge d'or relatif des années 1900-1912. Le charismatique candidat Eugene V. Debs remporte 6 % des suffrages lors des élections présidentielles de 1912, ce score ne sera ensuite plus jamais atteint. Les électeurs new-yorkais sont quant à eux 20 % en 1917 à donner leur voix au Parti socialiste d'Amérique – il faut dire que New York est la porte d'entrée de la « nouvelle immigration », immense vague venant de l'Europe de l'Est et du Sud. Et, dans l'est du pays, le socialisme n'attire guère que certains immigrants urbains et quelques intellectuels. Cet échec du socialisme à s'implanter trouve plusieurs explications. Les partis traditionnels font montre d'une souplesse minimale qui les incite à adopter les réformes les plus indispensables sans jamais mettre en cause ou en danger le capitalisme. En outre, chez les immigrants, la conscience ethnique l'emporte sur la conscience de classe, on est irlandais ou italien avant d'être ouvrier. De plus, le socialisme est une doctrine importée d'Europe, or cette même Europe vient de se faire devancer économiquement par les États-Unis, et perd ainsi en crédibilité sur le terrain politico-économique. Enfin, les mentalités sont imprégnées d'un certain darwinisme social, qui fait l'éloge de la nécessaire lutte pour la (sur)vie, qui laisse triompher le plus apte au détriment du plus faible, tandis que la morale protestante consacre la réussite maté-

rielle comme juste récompense des efforts fournis, quand elle ne se contente pas de prôner une « prédestination » qui cloue chaque individu à son destin propre.

Dès lors, une Dorothy qui fréquente les milieux « radicaux » et aime à être en première ligne menace à tout instant de passer pour *un-American*, c'est-à-dire déloyale envers les traditions et valeurs américaines, dans un contexte où, dès 1919, ce soupçon prend de plus en plus de force. En effet, au lendemain de la Première Guerre mondiale, une Amérique conservatrice et soucieuse d'écarter les influences néfastes réagit contre tout ce qui n'est pas vraiment américain : après la « Peur rouge », la *Red Scare* qui s'emballe en 1919-1920 et ne disparaît jamais totalement, ils se retournent contre les immigrants – dont ils réduisent sérieusement le nombre d'arrivées par des lois de quotas dans les années 1920 – et exercent leur sectarisme à l'encontre des minorités noire, juive et catholique (ces deux dernières religions étant surreprésentées chez les derniers arrivants). Ainsi, même sa conversion au catholicisme, loin de sauver Dorothy de ses « errances gauchistes », est perçue par la plupart des Américains comme un signe de marginalité supplémentaire, un ralliement à des minorités pauvres, non éduquées et de souche non anglo-saxonne. Mais Dorothy a très tôt choisi son camp et, devenue catholique, elle n'a de cesse de lutter aux côtés des grévistes, des chômeurs, des délogés, des victimes de l'exploitation capitaliste, des innocents faussement accusés, des objecteurs de conscience, des minorités discriminées : de sa jeunesse à ses années de maturité, elle mène « le même combat, agrandi d'une dimension d'éternité⁷ » quand la foi s'en mêlera. Elle-même revendique cette

AVANT-PROPOS

continuité et sa loyauté envers ses camarades de lutte n'a jamais faibli. Elle nous ouvre d'ailleurs une fenêtre sur une Amérique trop peu racontée, « l'Amérique des rues sales, des appartements sans chauffage, des enfants sur les trottoirs, des pièces sans air, des W.-C. dans les cours⁸ », l'Amérique de la faim, des expulsions, de la solitude, qui refoule impitoyablement ceux qui n'ont pas su « réussir ». Cette Amérique, Dorothy s'obstine à aller à sa rencontre, pour la comprendre et la soulager quand elle le peut, pour faire entendre son cri et ses râles. Dès que des personnes se voient injustement dénier un accès à la prise de la parole publique, Dorothy porte leur voix, fait sien leur combat, mettant son audience à leur service : son cri se mêle ainsi au cri des pauvres.

Nous pourrions néanmoins congédier la radicalité de Dorothy au motif qu'elle serait, pour nous, à contretemps. Et si notre époque avait plutôt besoin de juste mesure et de circonspection, de gens « raisonnables » ? Mais c'est le privilège des politiciens que de devoir s'embarasser de précautions, de modération, de pondération, de calculs sérieux, de propositions diplomates. Qu'on laisse donc aux acteurs de la société civile le goût de l'action audacieuse, déraisonnable, périlleuse, qu'on leur accorde cette folie de croire qu'agir à leur échelle peut être le premier mais l'irremplaçable pas vers une transformation du monde. Cette radicalité qui a mis Dorothy en mouvement est donc seule à pouvoir dissiper le double mirage de la toute-puissance et de l'impuissance : la toute-puissance dont s'honorent implicitement les instances politiques et l'impuissance vécue et parfois consentie des citoyens. Dorothy, qui s'est battue pour les conditions de travail des ouvriers, contre la ségrégation raciale et la mar-

ginalisation des immigrants, contre la pauvreté matérielle, culturelle, spirituelle des villes, a trouvé certaines réponses qui mériteraient d'être mises à l'épreuve des grandes questions qu'affronte notre siècle (l'isolement et l'individualisme qui règne en maître dans les grandes villes, la déréliction de certaines campagnes, les crises écologiques et migratoires, etc.). Ces réponses, parfois avant-gardistes au vu des initiatives actuelles, tiennent en peu de chose : notamment l'établissement de communautés ouvertes et autonomes, le choix de la sobriété, voire de la pauvreté volontaire, la promotion de la responsabilité personnelle, l'articulation entre l'engagement local enraciné dans un quartier et le souci du bien commun à l'échelle mondiale, l'indissociabilité de la pensée et de l'action. C'est d'ailleurs ce dernier point qui nous fait accueillir si favorablement la radicalité de Dorothy : cette alliance rare des actes et de la parole d'une femme qui écrit et agit, qui écrit⁹ pour agir et faire agir, d'une femme journaliste qui ne s'est pas retirée dans sa tour d'ivoire intellectuelle ou retranchée dans son monde conceptuel, est cela même qui rend sa radicalité recevable, car incarnée, crédible, pétrie de cohérence et passée au crible de la réalité.

« Réalité » est ici le mot clé : la radicalité de Dorothy n'est dictée par aucun réflexe idéologique ou militant, par aucune absolutisation ou systématité, elle se nourrit de la simple observation empirique des injustices singulières et structurelles. Et cette loi se vérifie déjà dans ses engagements de jeunesse, dont elle dira ensuite : « Je ne savais pas très bien en quoi je croyais, j'ai pourtant essayé d'être au service d'une cause¹⁰. » On la voit ainsi embrasser tour à tour la cause du contrôle des naissances, du suffragisme, du syndicalisme

AVANT-PROPOS

ouvrier, du pacifisme, mais sans jamais se fixer véritablement dans un organisme ou un mouvement précis, sans jamais faire cadeau de son allégeance pleine et entière à une institution ou à un parti. Or, cette dispersion apparente s'explique justement de la sorte : ce sont d'abord les gens, et non les idées ou les systèmes de pensée, qui constituent le principe moteur de son action ; c'est le spectacle de ce qu'elle voit autour d'elle, les souffrances constatées ou racontées, qui font d'elle une syndicaliste, une communiste, une anarchiste, et non l'étude des théories, ni l'adhésion idéologique, ni aucune affiliation politique. Ses multiples engagements se nouent au gré des rencontres, des amitiés, de l'actualité, des sujets journalistiques – mais bien sûr, ses lectures, on le verra, lui donnent une colonne vertébrale théorique qui soutient et accompagne ses actions militantes. Sa conversion au catholicisme brouille encore plus les pions sagement disposés sur les cases de l'échiquier politique : voilà qu'on se met à vouloir la ranger parmi les « anarchistes », ou les « communautarianistes¹¹ », ou encore les « communistes chrétiens », sans qu'aucune de ces étiquettes n'épuise ses prises de position ou ne lui corresponde réellement. Et cette impossible assignation politique nous ravit : non pas que ce soit une fin en soi, mais cette façon qu'elle a de rendre caducs les étiquettes et les clans constitués fait partie intégrante du plaisir de suivre Dorothy, et repose nos esprits malades de catégorisation.

Au fond, il y a une explication à cette immense liberté dans l'agir et dans la pensée : Dorothy a décidé de prendre au sérieux le message évangélique. Celle qui a élevé le service au sommet de sa joie a fait du message évangélique tout à la fois sa boussole, sa carte, son paquetage, son bâton, son

DOROTHY DAY

chemin, sa destination, son point d'équilibre contre tous les vertiges. Toute la consistance de Dorothy, toute sa radicalité, et la révolution qu'elle cherche à mettre en œuvre, tiennent dans le Sermon sur la montagne (« Heureux ceux qui pleurent [...], heureux ceux qui ont faim et soif de la justice... »), dans un message d'une simplicité redoutable, vieux de deux millénaires mais toujours neuf au regard de la pente et des inclinations d'une époque. Être radical, c'est alors dans un même mouvement travailler sur soi-même, changer son cœur face à autrui, changer son regard sur les rapports de force, et à partir de là commencer à changer la société. D'où le titre de notre ouvrage et le concept de révolution que se donne Dorothy à la fin de sa vie : « Le mouvement des Catholic Worker, c'est une révolution permanente. Le plus grand défi d'aujourd'hui est de trouver le moyen d'organiser une révolution du cœur, une révolution qui commence par chacun d'entre nous. Quand on commence à occuper la place la plus basse, à laver les pieds des autres, à aimer nos frères avec cet amour brûlant, cette passion qui mène à la Croix, alors on peut vraiment dire : "Maintenant, j'ai commencé"¹². » Commencer pour ne jamais plus s'arrêter ensuite.

Car Dorothy, sans le savoir, est celle qui nous apprend que le poète n'a pas toujours raison, et au vers d'Aragon faisant magnifiquement le bilan de son engagement communiste – « Est-ce qu'on peut avoir le droit au désespoir, le droit de s'arrêter un moment¹³ » –, elle trouve la meilleure réponse, qui nous résume sa propre vie : « Nous n'avons pas le droit de nous arrêter et de nous sentir désespérés. Il y a trop à faire. »

I

UNE JEUNESSE RADICALE
ET TUMULTUEUSE

1897-1933

TABLE

<i>Les prémices des luttes à venir : racisme, travail, consommation de masse</i>	142
« <i>Persévérance, endurance, fidélité aux pauvres</i> ».....	152

III

DOROTHY DAY ET LA RÉVOLUTION DE L'ÉVANGILE 1945-1980

CHAPITRE 7. Le temps du pèlerinage	157
<i>Retrouver la vision originelle</i>	157
<i>Aux origines de l'amour :</i> <i>la vie familiale et l'amitié</i>	169
CHAPITRE 8. La nouvelle lutte sociale des années 1950	175
<i>Du distributisme aux fermes communes</i>	175
<i>Ammon Hennacy, la prison et le militantisme</i>	189
« <i>La petite voie</i> » de sainte Thérèse de Lisieux	199
CHAPITRE 9. De la terre des hommes à la gloire des Cieux	205
« <i>J'emmènerai avec moi tous nos lecteurs</i> »	205
<i>L'exigence de la paix</i>	212
<i>La dernière prison avant la délivrance</i>	216
<i>À l'origine de cet ouvrage</i>	229
<i>Notes</i>	231
<i>Sources et bibliographie</i>	245
<i>Index des noms de personnes</i>	249